

P. Mauro-Giuseppe Lepori, abbé général OCist

Pères de pères Sens et mission de la paternité ecclésiale¹

Le lieu d'une conversion essentielle

Dans la vie consacrée comme dans la vie de tout baptisé qui veut suivre le Christ, un aspect fondamental de la conversion à laquelle nous sommes appelés touche le sens que revêt dans notre vie la relation paternelle et filiale. Le cœur de la vie nouvelle dans laquelle Jésus appelle tous à adhérer à Lui est sa relation filiale avec le Père dans la communion du Saint-Esprit. Par ce simple fait, la conversion de notre relation paternelle et filiale fait partie de la nature du christianisme. Jésus nous invite constamment à passer d'un mode naturel de vivre la relation paternelle et filiale à la relation avec Dieu le Père. Partout la vie en Christ exige de ses disciples un changement de mentalité et de comportement. La raison ultime évoquée par Jésus en est la possibilité désormais révélée et offerte de vivre avec Dieu le rapport filial que Jésus lui-même vit avec son Père. Qu'il s'agisse de la manière de vivre la prière, les rapports avec notre prochain, même avec les ennemis, nos propres besoins physiques et spirituels ainsi que le rapport avec notre misère et fragilité ou celles d'autrui, y compris le péché, Jésus nous permet de vivre tout et par rapport à tout dans la sphère de la communion avec le Père tout-puissant et miséricordieux. C'est cela qui change la vie, la rend différente, la renouvelle, la rachète, la sauve. Tout semble résumé dans la parabole de Luc 15,11-31, la parabole du Père bon vers qui les fils doivent « revenir », celui qui a quitté la maison et s'est perdu comme celui qui, apparemment fidèle, est resté à la maison. Tous les deux doivent revenir pour trouver une identité d'eux-mêmes et de leur relation fraternelle totalement nouvelle et surprenante, et qui ne correspond pas à leur jugement instinctif mais à la soif la plus profonde de leur cœur.

Dans la tradition de l'Église, la soi-disant « paternité spirituelle » que je préfère appeler « paternité ecclésiale », est au fond ce ministère ou charisme qui devrait accompagner chaque chrétien sur le chemin qui le fait progresser de son statut naturel de fils au statut divin de fils de Dieu. C'est un ministère extrêmement délicat qui ne peut être assumé que dans l'humilité de la foi. Au fond, le « père spirituel » est appelé à accompagner le « fils spirituel » dans le passage d'un projet humain de relation entre fils et père au projet divin qui consiste dans la grâce de vivre comme fils de Dieu en Christ. Et ce passage n'est pas une

¹ Traduction d'un article paru dans la revue *Italia Francescana*, 2014-1

conversion qui va de soi. Il s'agit de suivre le Christ, et cela ne change pas seulement nos idées et notre comportement, mais la réalité même de la relation qui définit le plus notre identité.

Fils de Zébédée et de Salomé

Dans l'Évangile, nous trouvons une illustration sobre mais symboliquement significative de ce qu'a dû représenter pour les deux disciples Jacques et Jean le passage du projet de vie que nourrissaient leur parents à celui de Dieu. Leur père Zébédée est mentionné dans l'épisode qui raconte l'appel de Jacques et de Jean au bord du lac de Tibériade. Ses deux fils le quittent, comme ils quittent la barque et leur métier, pour suivre le Christ. Même si les Évangiles n'ont retenu aucune parole de Zébédée, nous pouvons néanmoins déduire qu'il a dû être une personne d'une certaine importance puisque dans les quatre Évangiles, les deux apôtres sont souvent identifiés en tant que « fils de Zébédée ».

Mais comme cela arrive souvent, et particulièrement dans le contexte des vocations « ecclésiastiques », l'influence psychologique de la mère a dû être plus forte. La mère de Jacques et de Jean faisait partie du groupe de femmes qui avaient suivi et assisté Jésus. Et elle semble avoir continué à exercer une certaine influence sur les deux fils. La mère de Jacques et de Jean est probablement cette Salomé qui, selon les textes de l'Évangile, assista avec d'autres femmes à la crucifixion de Jésus et alla ensuite au tombeau pour embaumer le corps du Christ (cf. Mt 27,56 ; Mc 15,40 ; Mc 16,1). Salomé n'est pas restée à la maison ou dans la barque, comme Zébédée, quand les deux fils sont partis pour suivre le Maître. Elle les a accompagnés non seulement de sa présence, mais aussi de son projet particulier et exclusif qu'elle cultivait pour eux. C'est elle qui un jour s'avance, entraînant ou poussant les deux jeunes, pour demander à Jésus : « Ordonne que mes deux fils que voici siègent, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche, dans ton Royaume » (Mt 20,21).

Si Jacques et Jean ont vite et facilement quitté leur père Zébédée, il semble qu'il ne leur était pas aussi facile de se détacher de la présence et de l'influence de leur mère pour suivre Jésus. Zébédée, comme c'est souvent le cas, semble avoir nourri à l'égard de ses fils des projets professionnels. De fait, quand Jésus les appela, ils étaient en train de travailler dans son « entreprise » de pêche : il est question de barque, de filets, d'ouvriers... Jacques et Jean lâchent tout cela apparemment sans difficulté. Mais la mère Salomé ne les abandonne pas, aussi parce que son projet à elle à l'égard de ses fils semble correspondre davantage à la voie tracée par Jésus que le projet typiquement professionnel du père. Elle est une femme religieuse, pieuse, qui offre son temps et ses biens pour soutenir le Messie. Et ce qu'elle demande pour ses fils concerne ce que Jésus est venu inaugurer : son Royaume. Et au fond, on n'a pas besoin d'imaginer qu'elle se réfère à un royaume terrestre plutôt qu'au Royaume de Dieu. Son ambition maternelle s'étend bel et bien sur ce

Royaume de Dieu : elle demande que même là, et surtout là, ses deux garçons aient les premières places, soient les préférés, les meilleurs, les plus puissants.

A cette occasion comme à tant d'autres, Jésus invite à consentir humblement au projet de Dieu le Père. Il semble ignorer Salomé et s'adresse directement à ses deux fils : ce sont surtout eux qui doivent s'émanciper de l'influence maternelle, ce sont eux qui doivent se convertir pour le suivre libres de tout projet et ambition. Le Christ peut garantir que leur vie sera prise, consumée jusqu'au bout au service du Royaume, mais la réalisation de la fécondité et de la sainteté, qui sera l'aboutissement de ce service, est totalement renfermée dans le projet du Père : « Ma coupe, vous la boirez ; quant à siéger à ma droite et à ma gauche, ce n'est pas à moi de l'accorder ; il y a ceux pour qui cela est préparé par mon Père. » (Mt 20,23)

Suivre le Christ doit toujours, d'une manière ou d'une autre, conduire à ce passage pascal d'un projet humain, que la nature et le désir d'accomplissement de notre bonheur voudraient définir, au projet mystérieux du Père, qui mène d'abord Jésus et nous à sa suite à boire jusqu'à la lie la coupe de la Passion pascale, la coupe de la nouvelle Alliance dans le sang du Fils de Dieu. En Jésus crucifié et ressuscité se manifeste tout le mystère du projet du Père pour notre vie, un projet de plénitude et de sainteté qui ne suit pas les chemins de l'ambition et du pouvoir, mais de la charité dans l'humilité du Christ.

De ce projet seulement, Jésus garantit la réalisation: « Ma coupe, vous la boirez ! » (Mt 20,23), parce que c'est le seul qui correspond au projet du Père, parce que c'est le seul qui s'ouvre avec humilité et dans l'obéissance au dessein du Père sur nous et sur le monde.

Jésus demande cette conversion avant tout à ceux qu'il appelle à le suivre. Mais aussi la mère des fils de Zébédée doit se convertir à cette logique évangélique de plénitude de vie. Sa conversion sera celle d'une maternité humaine possessive et ambitieuse à une maternité évangélique, purifiée elle aussi par le sang du Christ. Si Salomé, la mère des fils de Zébédée, fut parmi les femmes qui ont assisté à la passion et à la mort du Christ sur le Calvaire, comme en témoignent les Synoptiques, nous pouvons penser qu'elle a pu entendre les paroles du Christ adressées à Marie et à Jean. Ces paroles instituèrent entre la Mère de Dieu et le disciple que Jésus aimait un lien de maternité et de filiation totalement conforme au projet du Père de créer dans le monde, avec l'Église, un tissu de relations animées par le sang, c'est-à-dire par la vie donnée, du Fils de Dieu (cf. Jn 19,26-27). Salomé a dû faire l'expérience que son fils Jean lui est définitivement arraché du sein possessif de ses anciennes ambitions pour le recevoir rené grâce à la maternité totalement humble et obéissante de Marie, de l'Église, pour vivre vraiment de la vie du Christ. Salomé ne demandera plus, pour son fils et pour elle-même, la plénitude de vie en cherchant à plier Jésus à son propre projet, mais en

se pliant dans l'humble obéissance au projet du Père en Jésus mort et ressuscité pour nous.

Une paternité libre et obéissante

Cette conversion de la maternité ou de la paternité humaines à la paternité et maternité régénérées par le mystère pascal est au fond la condition préalable à toute authentique paternité et maternité spirituelles dans l'Église, à toute authentique paternité ecclésiale. Si j'ai souligné et peut-être caricaturé un peu l'exemple de Zébédée et de Salomé, mon intention n'est nullement celle de stigmatiser l'ambition naturelle et compréhensible de beaucoup de parents à l'égard de leurs enfants, mais plutôt celle de tant de pères et mères spirituels, de tant de supérieurs de communauté, quelquefois aussi de fondateurs et fondatrices, qui semblent profiter du milieu des vocations ecclésiales juvéniles pour laisser libre cours à leur projet inavoué ou du moins inconscient d'influence possessive qui ne respecte pas l'extrême liberté que le Christ, par contre, demande et offre à ceux qu'il appelle à le suivre. Les parents se montrent souvent plus respectueux de la liberté de leurs enfants qui veulent suivre le mystère de leur vocation que ceux qui sont appelés à accompagner leur formation ecclésiale.

Après la mort de ma mère qui, dans un certain sens, pouvait ressembler un peu à la mère des fils de Zébédée, j'ai trouvé parmi ses affaires un petit carnet de simples poèmes composés par elle-même. Un de ces poèmes me concernait. J'étais encore étudiant, mais ma mère savait que je me préparais à suivre une vocation religieuse. Je m'étais arrêté chez elle pour le repas et continuer ensuite mon voyage pour me rendre à une rencontre ecclésiale. Après mon départ, elle écrivit ce petit poème daté du 2 décembre 1983 :

« Bienvenu, oiseau migratoire,
le grain de blé est meilleur
goûté avec les tiens.
Reste ici, ne pars pas :
tu apportes la joie.
Mais je te laisse aller
là où le Seigneur veut t'emmener! »

Au fond, qui veut vivre la paternité, la maternité à la lumière du Christ, est appelé à se convertir à la liberté, à la vraie liberté dans les relations, la liberté rachetée pour servir le projet essentiel du Père : celui de faire de nous ses fils dans le Fils par le don de l'Esprit Saint. C'est justement au moment où s'accomplit sa vie dans le sacrifice de la Croix qui nous sauve tous et nous transforme en fils du Père, que Jésus institue le ministère de la maternité ecclésiale de Marie à l'égard de Jean. C'est à ce moment également qu'il institue le ministère de la filiation ecclésiale de Jean. A partir de là, c'est cela le milieu dans lequel nous sommes appelés à accueillir et laisser grandir en nous notre nouvelle nature pascalle, baptismale, de fils de Dieu dans le Christ.

La paternité ou la maternité spirituelle dans l'Église ont ici leur source et leur vérité. Chaque père, chaque mère, naturel ou spirituel, doit, comme Salomé, accueillir au pied de la Croix la grâce de la libération du projet ambitieux sur l'autre, qui est le reflet d'un projet sur soi-même, afin de servir le Royaume dans une vraie fécondité.

Une paternité filiale et fraternelle

Cette paternité ou maternité, libérées du propre projet, doivent être éduquées, elles sont le fruit d'un cheminement. Comme dans la formation humaine élémentaire, on apprend la paternité par le cheminement d'une vie filiale. Un jeune devient capable de paternité presque sans s'en rendre compte si la famille lui offre de s'épanouir dans la filiation. Cependant, dans l'exercice de la paternité ecclésiale, la dimension filiale reste toujours nécessaire, parce que la paternité qu'elle doit représenter est celle de Dieu. Il s'agit en fait de représenter un Père qu'on ne peut pas remplacer. La paternité ecclésiale est instrument de la paternité de Dieu, comme celle qui, d'une manière exceptionnelle et paradigmatique, a été demandée à Joseph. Le mode le plus vrai de vivre en instrument de la paternité de Dieu est celui d'approfondir la grâce d'être ses fils en Christ dans la docilité à l'Esprit.

Dans la Règle de saint Benoît, cette vision de la paternité ecclésiale est fondamentale, surtout pour l'abbé du monastère. Pour définir la paternité et l'autorité du supérieur de la communauté, saint Benoît se réfère à un verset de la lettre de saint Paul aux Romains : « On croit fermement, en effet, qu'il tient la place du Christ dans le monastère, puisqu'on l'appelle de son nom même, selon ces paroles de l'Apôtre : "Vous avez reçu l'esprit des fils d'adoption, par lequel nous crions : Abba, c'est-à-dire Père" ». (RB 2,2-3 ; Rm 8,15)

L'attribution au Christ du titre de « Abba » de la lettre aux Romains surprend. Mais cette liberté exégétique de saint Benoît nous permet de comprendre deux aspects fondamentaux de la paternité ecclésiale que l'abbé est appelé à incarner : c'est une paternité filiale et fraternelle. Elle reflète davantage la paternité du Christ, Fils de Dieu, que celle du Père ; une paternité que Jésus exerçait à l'égard de ses disciples et de tous ceux qui l'ont rencontré, qui l'ont reconnu miséricordieux et puissant en œuvres et en sagesse. Mais précisément parce que c'est la paternité du Fils, elle se révèle aussi fraternelle, une paternité qui pouvait être vécue et exprimée dans l'horizon de la relation avec le Père. Le Christ apprend à ses disciples à vivre comme lui une paternité qui ne se croit pas « l'ultime », mais qui est vécue en recourant dans l'esprit filial au Père dans la prière, l'obéissance et la confiance. Le père ecclésial ne doit jamais se prendre pour l'ultime référence de celui qu'il accompagne, parce que sa paternité, comme celle de Jésus, est authentique seulement en tant que paternité filiale et, par conséquent, fraternelle. On la reçoit de Dieu, et elle cherche sans cesse dans la relation à lui la lumière, la consolation, la sagesse, l'amour pour accompagner les

frères et sœurs sur leur chemin d'une vie filiale en Christ. C'est pourquoi la citation de la lettre aux Romains 8,15 de saint Benoît définit le père spirituel dans un contexte de prière dans l'Esprit Saint, par laquelle il nous est donné d'entrer dans la prière de Jésus qui invoque le Père en l'appelant du nom familier de « Abba ».

Saint Benoît nous invite d'emblée à comprendre et à vivre la paternité ecclésiale en contemplant son sens trinitaire, je dirais quasi mystique, pour que celui qui en a la charge en laisse pénétrer la conscience de ce qu'il est et de ce qu'il est appelé à être, que ce soit dans la relation avec Dieu ou dans la relation avec les frères et sœurs qu'il accompagne. La paternité ecclésiale doit toujours être comprise dans son rapport au Christ, et le rapport avec le Christ doit toujours être vécu dans sa dimension la plus profonde et éternelle, celle de la relation du Fils avec le Père dans l'Esprit Saint, c'est-à-dire dans la prière de Jésus.

Pères dans l'adhésion sponsale au Christ

« Vous avez reçu l'esprit des fils d'adoption, par lequel nous crions : Abba, c'est-à-dire Père ! » (Rm 8,15).

La paternité ecclésiale, à commencer par le rôle éducatif des parents chrétiens, doit accompagner ce cheminement où chaque baptisé accueille progressivement du Christ et en Christ la grâce de l'adoption filiale. Il s'agit d'être aidés, guidés, soutenus et corrigés dans l'adhésion à Jésus, qui nous donne d'entrer dans sa relation avec le Père, et, par conséquent, dans sa relation fraternelle avec tous les hommes. C'est un cheminement ecclésial, communautaire, sacramentel, un chemin d'écoute de la Parole de Dieu, de croissance intérieure dans la charité et dans la prière du Christ.

Le père ecclésial doit aider celui qu'il accompagne dans le passage du projet humain, son propre projet ou celui des siens pour sa vie, au projet de Dieu, qui est la vie filiale dans l'adhésion au Christ. C'est pourquoi la qualité fondamentale de tout père ecclésial doit être son adhésion personnelle et intégrale au Christ. Seul celui qui vit une réelle familiarité avec le Seigneur peut représenter la paternité pastorale du Christ dans la liberté, l'humilité et la fécondité.

Dans son *Sermon sur les pasteurs*, saint Augustin fait cette remarque surprenante au sujet du rôle pastoral de saint Pierre : « Pierre lui-même, à qui il confiait ses brebis, comme à un autre lui-même, il voulait qu'il ne fasse qu'un avec lui ; il voulait lui confier ses brebis de telle sorte que lui-même resterait la tête, tandis que Pierre représentait le corps, c'est-à-dire l'Église ; de telle sorte que, comme l'époux et l'épouse, à eux deux, ils ne feraient plus qu'un » (46,30). Puis, se référant au dialogue de la dernière scène de l'évangile de saint Jean : « M'aimes-tu? – Je t'aime » (cf. Jn 21,15-17), saint Augustin termine : « Il fortifie l'amour pour consolider l'unité. C'est donc lui qui est le berger en eux, et eux le sont en lui seul. »

La paternité ecclésiale transmet la vie du Christ ; elle n'est pas possible sans une adhésion vitale au Christ dans l'amour. Les grands pères spirituels et pasteurs de la vie monastique, comme saint Bernard de Clairvaux, ont nourri leur ministère en méditant le Cantique des cantiques, justement pour vivre leur mission non comme des fonctionnaires qui savent comment faire et que dire, mais dans une communion telle avec Jésus, que « comme l'époux et l'épouse, à eux deux, ils ne feraient plus qu'un » et puissent ainsi transmettre la vie du Christ lui-même, l'amour du Christ lui-même.

Des pères qui engendrent des pères

Saint Paul écrit aux Corinthiens : « Dans le Christ, vous pourriez avoir dix mille guides, vous n'avez pas plusieurs pères : par l'annonce de l'Évangile, c'est moi qui vous ai donné la vie dans le Christ Jésus. Aussi, je vous en prie : imitez-moi. C'est pour cela que je vous ai envoyé Timothée, qui est mon enfant bien-aimé et fidèle dans le Seigneur ; il vous rappellera les voies que je trace dans le Christ Jésus, telles que je les enseigne partout dans toutes les Églises » (1 Co 4,15-17).

Paul ne se propose pas lui-même comme modèle, il ne demande pas qu'on imite sa personne ; il propose et demande qu'on suive « la voie qu'il trace dans le Christ », son cheminement à la suite du Christ qui est la source en lui et à travers lui de fécondité ecclésiale. C'est une fécondité qui se transmet, comme Paul l'a transmise à Timothée qu'il envoie à Corinthe comme père, justement parce qu'il est pour lui un fils.

Paul était le père spirituel de Timothée, de Tite et de tant d'autres hommes et femmes dispersés dans les différentes communautés qu'il avait fondées et guidées. Mais qui était le père spirituel de saint Paul ? Au fond, il n'y a qu'un seul qui peut être reconnu comme père de Paul, et on pourrait même facilement l'ignorer à cause du caractère effacé de sa personne. Il s'agit d'Ananie de Damas. C'est lui que Jésus a lui-même appelé à accompagner au moins les tout premiers pas de Saul, trois jours après sa « chute » sur le chemin de Damas (cf. Ac 9,1-22). Ananie nous est présenté dans les Actes des Apôtres avec des traits timides et naïfs qui nous font penser un peu à Don Abbondio dans « Les Fiancés » de Manzoni. Et pourtant, une qualité fondamentale nous saute tout de suite aux yeux : il vit une relation franche et familière avec le Christ avec qui il s'entretient naturellement et librement comme avec un vieil ami. Et Jésus sait qu'il peut compter sur Ananie car, quand Ananie a compris que quelque chose vient de Dieu, il exécute avec détermination et enthousiasme ce que le Seigneur lui demande.

Mais c'est surtout Paul lui-même qui, en racontant aux juifs de Jérusalem sa conversion, vingt ans plus tard, parle avec estime filiale d'Ananie. Il nous transmet avec précision les circonstances et les paroles de leur première

rencontre, et il résume dans son récit les éléments essentiels d'une paternité ecclésiale mûre et féconde. Pour moi, il est évident que le récit de Paul reflète aussi la maturité de sa propre expérience, passive et active, de la paternité spirituelle. De fait, chacun de nous approfondit avec les années la conscience de ce que, dans les personnes qui l'ont engendré à la vie et à la foi, s'est révélé le plus important et le plus fécond pour sa propre maturation. Et souvent, il « ajoute » à la réalité des faits l'évolution et l'épanouissement que ces personnes ont provoqués et que la grâce a fait mûrir. L'hagiographie chrétienne n'est jamais uniquement un enregistrement photographique et phonographique d'une vie. Elle est comme une histoire de famille dans laquelle la vitalité des fils fait ressortir toujours mieux les actes et les dires des pères.

Saint Paul décrit sa première rencontre avec Ananie comme suit: « Or, Ananie, un homme religieux selon la Loi, à qui tous les Juifs résidant là rendaient un bon témoignage, vint se placer près de moi et me dit : "Saul, mon frère, retrouve la vue." Et moi, au même instant, je retrouvai la vue, et je le vis. Il me dit encore : "Le Dieu de nos pères t'a destiné à connaître sa volonté, à voir celui qui est le Juste et à entendre la voix qui sort de sa bouche. Car tu seras pour lui, devant tous les hommes, le témoin de ce que tu as vu et entendu. Et maintenant, pourquoi tarder? Lève-toi et reçois le baptême, sois lavé de tes péchés en invoquant son nom". » (Ac 22,12-16)

Ce bref récit est une synthèse de la nature et du sens de la paternité ecclésiale. Regardons de près les éléments.

Le premier trait de la paternité ecclésiale que saint Paul met en évidence dans la rencontre avec Ananie est la tendresse de sa proximité : « [Ananie] vint se placer près de moi et me dit : "Saul, mon frère !" » (Ac 22,13). Un père est proche, il dit le nom, il est frère. Aucune trace de paternalisme ou de maternalisme qui ne ferait que reproduire l'attitude subjective et possessive d'une Salomé. La paternité ecclésiale est une relation qui se réfère au Christ qui l'a provoquée, c'est lui qui envoie Ananie et lui confie Saul. Ananie ne devient pas le père de Paul parce qu'il lui est sympathique ou parce qu'il aurait besoin de s'affirmer. Il consent à une prise en charge décidée par le Seigneur. Il ne le fait pas par propension, mais par vocation. Et Ananie sait que le Christ a déjà fait de nous tous des frères, des fils de l'unique Père.

Cette proximité tendre mais non envahissante opère tout de suite un miracle : elle permet de « voir ». « Saul, mon frère, retrouve la vue ! ». Saul était réellement aveugle, mais sa cécité était aussi un symbole de la nécessité d'un nouveau regard sur la vie à la lumière du Christ. Avant, Saul regardait tout à sa lumière à lui, à la lumière de son jugement, de ses convictions rigides et indiscutables, de son impulsivité violente. C'est pourquoi il voyait en tout le côté négatif. Jésus lui a ouvert les yeux en l'aveuglant par la lumière d'une rencontre éblouissante. Mais c'est une lumière que Saul ne peut supporter ; il devient aveugle et tombe dans

une obscurité où il est seul et se sent abandonné des hommes et de Dieu. La proximité d'un père et frère lui permet de retrouver la vue. Et que voit-il ? Le père qui est frère : « au même instant (...) je *le* vis ». Il voit celui que le Seigneur lui donne comme père et frère pour l'introduire dans la famille de l'Église, pour l'accompagner dans la conversion, dans l'adhésion à la foi et les premiers pas d'une nouvelle identité et vocation qui seront celles de toute sa vie.

On peut se demander si la personne qui trouve la foi, qui est saisie par le Christ ou se sent attirée à suivre une vocation particulière, si cette personne trouve toujours la proximité de quelqu'un qui l'accompagne avec tendresse et fermeté sur le chemin illuminé par la nouvelle lumière que la grâce lui a fait percevoir. Si Ananie n'était pas allé chez Saul, celui-ci serait resté aveugle et immobile, frappé par une expérience du Christ qui, sans l'Église, sans accompagnement ecclésial, ne devient pas chemin à la suite du Christ, ne devient pas vie, une vie qui est vocation.

Paul reconnaît dans Ananie le père et le frère que le Seigneur lui envoie pour l'accompagner. Il écoute Ananie qui est investi du charisme de la paternité ecclésiale confiée par Jésus. Ananie lui expose brièvement le dessein sur lequel ils devront travailler ensemble pour que la rencontre avec le Christ devienne un chemin de vie.

Mais surtout, Ananie aide Saul à comprendre ce qui lui est arrivé : « Le Dieu de nos pères t'a destiné à connaître sa volonté, à voir celui qui est le Juste et à entendre la voix qui sort de sa bouche » (Ac 22,14).

Ananie relie tout d'abord l'expérience de la rencontre du Christ à la tradition et à l'histoire personnelle de Saul. Dieu n'improvise pas, il n'entre pas dans la vie de quelqu'un sans préparation patiente ; tout ce que nous avons vécu était déjà guidé et orienté vers cette rencontre ; la rencontre de Jésus est l'accomplissement qui éclaire tout. Car tout homme est « prédestiné » à rencontrer le Christ, à trouver en lui la plénitude de la vérité. En Jésus, nous connaissons la volonté de Dieu sur nous, la volonté à laquelle nous sommes appelés à consentir pour aller de l'avant.

La volonté de Dieu se révèle justement dans une rencontre qui n'est pas une imagination : Dieu se fait réellement voir dans le Christ et nous parle. Jésus est le « Juste » : en lui « s'accomplit toute justice » (cf. Mt 3,15), c'est-à-dire la sainteté préparée par toute l'histoire du Salut, l'accomplissement de la promesse et de la foi d'Abraham, de la Loi et des prophètes. Dans la présence du Christ culmine toute la révélation de Dieu, et l'Alliance atteint sa perfection.

Le père ecclésial accompagne donc le frère que le Christ lui confie avant tout dans la contemplation et l'écoute en Jésus de la plénitude de l'Alliance de Dieu avec l'humanité.

C'est sur ce fondement de communion vivante avec le Ressuscité que se dessine la vocation de celui qu'on accompagne. C'est toujours et essentiellement une vocation à rendre témoignage de la relation réelle avec Jésus Christ : «...tu seras

pour lui, devant tous les hommes, le témoin de ce que tu as vu et entendu » (Ac 22,15).

Le rayonnement de la rencontre est le témoignage de la rencontre même, de cette rencontre qui consiste à voir et entendre Jésus en personne. Paul ne pourra faire autre chose que cela pendant toute sa vie de chrétien et d'apôtre.

Dans le cadre de la relation vivante avec Jésus, qui pousse à devenir le sens et l'accomplissement de toute la vie, Ananie stimule et éduque à la vie sacramentelle et de prière: « Et maintenant, pourquoi tarder ? Lève-toi et reçois le baptême, sois lavé de tes péchés en invoquant son nom » (Ac 22,16).

Un père ecclésial sait qu'il peut et doit s'appuyer totalement sur l'agir du Christ dans les sacrements, à commencer par le baptême, qui sont toujours une action miséricordieuse du Ressuscité qui nous purifie du péché ; le cœur doit apprendre à prolonger et personnaliser leur action en invoquant le Nom de Jésus. Le père spirituel ne fait rien, il renvoie seulement à l'œuvre pascale du Christ mort et ressuscité pour nous. Ce qu'il peut transmettre au fils est l'urgence stimulante de l'abandon à la miséricorde du Christ – « pourquoi tarder? Lève-toi ! » – une urgence nourrie non seulement de notre misère assoiffée de salut, mais aussi et toujours plus de l'amour, d'une passion pour le Christ, qui corresponde à son amour, à sa passion pour le salut de toute l'humanité.

Quand nous pensons à ce que Paul écrira des années plus tard aux Galates, nous nous rendons compte que l'étincelle sur laquelle Ananie a soufflé est devenue un feu : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Ce que je vis aujourd'hui dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » (Ga 2,19-20).

La paternité ecclésiale libre et obéissante de l'humble et simple Ananie a porté du fruit parce que, dans ce fils, il a engendré un père.

Père dans la communion

Renvoyer aux sacrements et à l'invocation du nom de Jésus Christ est la même chose que renvoyer à l'Église, à la communauté chrétienne. Ananie venait d'informer Jésus que Saul est arrivé à Damas pour « enchaîner tous ceux qui invoquent ton nom » (Ac 9,14). Ananie est un membre respecté de la communauté de Damas dans laquelle Saul va s'insérer immédiatement après la rencontre avec lui et y rester pour toute la durée de son séjour dans cette ville (cf. Ac 9,19-25). Le père ecclésial n'accompagne jamais seul le fils : il l'accompagne vers et dans la communion de l'Église, dans laquelle chaque chrétien doit s'intégrer personnellement et existentiellement par l'intermédiaire d'une communauté particulière.

A son tour, Paul ne proposera jamais une autre méthode pour favoriser la croissance en Christ que celle de la communion ecclésiale devant laquelle le père, tôt ou tard, pourra tranquillement « s'effacer ».